

rons et nous serons surtout heureux de trouver Jésus, notre récompense éternelle.

Voilà notre discours, nos paroles de reconnaissance, que nous vous envoyons avec crainte, avec tremblement, avec humilité, à vous, nos pères tant aimés dans le Seigneur de gloire.

Nous finissons ici.

PHILÉMON RAPÉTLOANÉ,
 SILAS SÉLÉMATSÉLA,
 ESAIA LÉÉTI,
 MAYOALÉ,
 RIKARE SELLO,
 MIKAÉLE PITSO, etc., etc., de Morija.

Ont signé aussi :

AZARIELE MÉRÉKO,
 YAKOBO MOSOANG, etc., de Béerséba.
 SOPHONIA MABÉTÉ,
 YEREMIA RASÉCHABA, etc., etc., de Hermon.

Lettre de M. P. GERMOND. (1)

Malatiele, 14 juillet 1867.

Bien-aimés en Notre-Seigneur,

C'est aujourd'hui l'anniversaire de notre départ d'Europe. Il y a aujourd'hui huit ans que nous descendions la Tamise par un ciel gris et un vent froid. Réunis dans l'étroit salon du navire, nous tracions à la hâte quelques lignes d'adieu pour nos parents et nos amis, et bien qu'assurés de la protection de Dieu, nous ne pouvions nous défendre d'une certaine inquiétude en pensant à l'avenir : c'est chose si solennelle que de

(1) Cette lettre devait être lue dans une grande assemblée de missions qui s'est récemment tenue à Vevey ; étant arrivée trop tard, M. Germond père a eu l'obligeance de nous l'envoyer. On comprendra après lecture, avec quel plaisir nous la reproduisons. (Note des Rédact.)

se trouver face à face avec l'inconnu. Huit ans se sont écoulés depuis, et, chose étrange, nous voici de nouveau dans des circonstances analogues à celles de notre départ. Eloignés d'un pays que nous avons adopté pour patrie, violemment séparés d'enfants en la foi qui étaient devenus pour nous comme une seconde famille, nous voici, sur une terre étrangère, de nouveau face à face avec l'inconnu. Où allons-nous? Que ferons-nous? Dieu le sait et cela doit nous suffire, car quand nous jetons un regard dans le passé qu'y voyons-nous? Des soucis en pure perte, des craintes sans fondement, des calculs toujours faux, des prévisions toujours démenties par l'événement. Que nous en est-il revenu d'avoir tant médité, tant prévu, tant combiné? Rien qu'angoisse et tourment d'esprit. L'homme s'agite et Dieu le mène. Pussions-nous enfin devenir sages, et pour cela apprendre à devenir enfants.

Je vous écris de Malatiele, un bien joli nom pour un bien vilain pays, car du haut de la montagne où se trouve la hutte que j'habite, l'œil ne découvre que des plaines marécageuses et des plateaux froids et dénudés. Seule, la chaîne des Maloutis, qui s'élève à l'horizon, vient rompre l'uniformité mélancolique du paysage.

C'est déjà la seconde fois que je visite ces lieux. L'année dernière, il est vrai, je ne fis que passer, mon seul but étant alors de m'assurer si en cas de défaite les Bassoutos pourraient trouver un asile de ce côté-ci des montagnes. Ayant vu ce que je désirais voir, je m'en étais retourné à Aliwal pour y attendre les événements, mais j'attendis en vain. De longs mois se passèrent et la question du Lessouto ne s'éclaircissait pas. L'inaction à laquelle j'étais condamné m'était devenue insupportable. De plus (pourquoi ne pas le dire franchement) nous avons pu nous convaincre que l'état de nos ressources ne nous permettait pas de prolonger notre séjour dans la colonie; que, bon gré malgré, il fallait chercher ailleurs un refuge; aussi nous commençâmes à faire nos paquets, sans

trop savoir de quel côté nous diriger. Après réflexion faite, je me décidai à retourner en Cafrerie, au milieu des nombreux Bassoutos qui sont établis à Malatiele et qui m'avaient paru si désireux d'avoir un missionnaire. Là-bas du moins, me disais-je, tout en attendant les événements, tu pourras faire du bien ; si plus tard le chemin du Lessouto se rouvre, tu en seras quitte pour revenir sur tes pas ; si, au contraire, ce sont les Bassoutos qui succombent, comme ce n'est qu'en Cafrerie qu'ils peuvent trouver un refuge, tu seras sur les lieux pour les recueillir et les secourir dans leurs besoins.

En Europe, s'agit-il d'entreprendre un voyage, la question d'argent est la seule qui soit épineuse, car quant à celle des moyens de transport, elle est bientôt réglée. En Afrique, il en est autrement. Il y a le wagon à examiner, à bien s'assurer de la solidité des essieux, à resserrer des écrous, à calculer la place disponible, à faire un choix judicieux des effets que l'on peut prendre avec soi, et, comme on s'y trompe toujours, à peine croit-on avoir fini que tout est à recommencer. Et la question de l'attelage, parlons-en. Toujours il est désorganisé, c'est un bœuf qui boite, l'autre qui est malade, et il n'est pas toujours facile de les remplacer. Nous ne sommes plus au temps de notre arrivée en Afrique, alors que la famille se composait du père, de la mère et du nouveau-né ; elle s'est accrue, elle a grandi, et toutes ces jeunes têtes réclament leur place. Mais la question la plus ardue était celle de la route que nous avions à suivre. Le pays où je me proposais de me rendre s'appelle *No Man's Land* (pays de personne), et naturellement personne n'en connaissait le chemin. J'avais beau questionner voyageurs, marchands ambulants, jusqu'aux officiers de la police coloniale casernés sur la frontière, chacun se déclarait incompetent. A la vérité, moi-même je revenais de parcourir ce pays, mais j'étais à cheval, et un cavalier ne s'inquiète guère de l'état des routes, il pousse droit devant soi, un cheval africain grimpe partout.

Force fut donc de se mettre en route sans savoir si nous ne serions pas obligés de revenir sur nos pas.

D'Aliwal aux frontières de la colonie, la route ne présente pas de difficultés. Malheureusement nous étions en hiver, les jours étaient courts et les nuits bien froides. Chaque matin, à notre réveil, nous trouvions le sol blanc de givre et la glace sur tous les étangs. Notre petit Maurice avait la coqueluche, l'enfant de notre servante tomba gravement malade; aussi eûmes-nous à passer par des moments pénibles. Heureusement, une fois arrivés à la frontière de la colonie, nous commençâmes à descendre; bientôt le froid devint moins vif, le soleil plus chaud, et nos petits malades commencèrent à reprendre des forces.

A partir du gué de la Tsomo, la route commença à devenir de moins en moins frayée, bientôt il n'en resta plus que quelques traces à peine visibles. Pousser plus loin sans un guide eût été dangereux; nous fîmes halte, nos gens battirent la campagne à la découverte de quelque village, on réussit à s'aboucher avec quelques Cafres Tamboukis; mais personne ne voulait nous accompagner. Prières, cajoleries, rien n'y fit. « Nous savons le chemin, mais nous n'irons pas avec vous, il y a des Bushmen par là-bas et nous en avons peur. » Il fallut rompre la conférence et retourner à nos wagons. Nous n'avancions que lentement, nos bœufs se traînaient péniblement au travers d'une herbe épaisse; bientôt les rivières se présentèrent, chaque jour il fallut passer quelques heures les pieds dans l'eau, barbotant, criant, gesticulant, aidant et de nos poulmons et de nos épaules, avant que la lourde machine pût sortir du gué et parvenir au sommet de la berge opposée. Un jour, à une forte descente, je quittai le wagon pour prendre les devants, en oubliant, par une étourderie incroyable, de rattacher les deux carabines qui composaient tout notre état de défense et que mon domestique venait justement de nettoyer; arrive une secousse, elles glissent, tombent, la roue passe sur la batterie et les voilà hors

de service. C'était vexant, surtout avec des Bushmen en perspective, mais il fallut bien en prendre son parti. Le lendemain, notre petit Louis risqua d'avoir les jambes brisées. Profitant de ce que son père ne le voyait pas, il grimpe sur le siège, et aussitôt, entonnant joyeusement un cantique, il ne remarque pas que le wagon va franchir un fossé; le choc le lance sous les pieds des bœufs; effrayés, ils font un écart, et c'est ce qui le sauva. La roue ne fit que l'effleurer.

Vers le soir, gens et bêtes n'en pouvaient plus; aussi, à l'abri d'un joli vallon ombragé d'arbres séculaires, nous nous décidâmes à faire une halte de quelques jours. On dételle les bœufs, on élève la tente, un feu magnifique est bientôt allumé, autour duquel nous nous rassemblons gaiement sans nous douter le moins du monde que nous venions de nous arrêter précisément au quartier général des Bushmen. Si nous l'avions su, notre joie n'eût pas duré longtemps, car nous étions absolument à leur merci; en fait d'armes défensives nous n'avions plus que nos couteaux. Ne nous doutant de rien, nous passâmes quelques heureux jours dans ce charmant endroit. Le dimanche venu, je rassemblai ma petite congrégation, et le cœur plein de reconnaissance envers Dieu, nous célébrâmes notre culte. Sur le soir, m'étant éloigné du campement, je fus surpris de voir briller une lumière à quelque distance; je rejoignis mes gens, nous nous dirigeâmes de ce côté, mais, ne discernant rien, je crus m'être trompé. Le lendemain on se remit en route. Mais quel chemin! On ne faisait que tomber de mal en pire. A une montée, il fallut retenir le wagon avec des cordes pour l'empêcher de tomber dans un précipice; franchement, nous commençons à avoir assez du voyage. Heureusement ce mauvais pas était le dernier.

Depuis quinze jours, nous n'avions pas rencontré âme vivante; aussi quelle fut notre surprise lorsqu'au sortir d'un défilé nous nous trouvâmes face à face avec une troupe de

gens à cheval suivis de plusieurs wagons. C'était le chef Griquoi Adam Kok, qui se rendait dans la colonie avec sa suite. Etabli depuis quelques années dans le *No Man's Land*, il travaille à étendre sa domination sur toute la Cafrerie supérieure. Réussira-t-il, et s'il réussit, la cause de la civilisation y gagnera-t-elle ? C'est ce que je ne veux pas examiner ici. Les Bassoutos que je me proposais de visiter relèvent de lui ; aussi j'eus à me présenter et à faire connaître le but de mon voyage. Nous échangeâmes quelques paroles pendant que les wagons continuaient leur marche. Au moment de nous séparer, quelqu'un de sa suite me dit : « Vous avez passé le dimanche à tel endroit , comment avez-vous donc fait pour échapper aux Bushmen, vous êtes si peu nombreux ! — Et sans fusils, ajoutai-je. — C'est vraiment étonnant qu'ils vous aient laissé passer ; dernièrement encore ils nous ont enlevé vingt chevaux. » Vraiment notre Dieu est un Dieu miséricordieux. Admettant que les Bushmen, respectant nos personnes, se fussent contentés d'enlever nos attelages, que fussions-nous devenus dans ce désert, nous et nos pauvres enfants ? A mon départ j'avais eu bien soin de me munir de poudre et de balles, mais le Seigneur avait voulu me montrer que sa protection valait mieux que tout cela.

Un mois après avoir quitté Aliwal, nous arrivions sur les bords de la Tena. Les villages des indigènes n'étant plus fort éloignés, j'envoyai deux hommes en avant pour annoncer mon arrivée et demander des bœufs de renfort. Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver, et trois jours après, notre wagon s'arrêtait au pied de la montagne de Malatiele. Notre voyage avait duré cinq semaines.

Nos chers amis, entendant cela, vont sans doute s'imaginer que je suis aux antipodes du Lessouto, et ils regretteront que j'aie abandonné cette intéressante mission. Bien au contraire, je suis aussi près du Lessouto que lorsque j'étais à Aliwal, car il n'y a que la montagne qui m'en sépare : trois journées de cheval et me voilà rendu à Thabana-Moréna. C'est

en Angleterre qu'on dit « Time is money ; » en Afrique le temps n'a pas de prix, et plutôt que de faire les frais d'une route à travers les montagnes, on préfère les tourner, dût-on y mettre des mois, absolument comme si pour aller de Lyon à Turin, on passait par Marseille et par Gênes.

Les Bassoutos, Batlokoas, Bapoutis établis à Malatiele me firent un excellent accueil. Chaque petit chef désirait m'avoir près de lui, car ce n'est pas peu de chose pour un chef nègre que d'avoir à sa manche un missionnaire auquel on puisse dire : « Mon missionnaire, écris-moi une lettre, mon missionnaire, rends-moi tel ou tel service. » Cela vous donne de l'importance aux yeux de la tribu, et on a le plaisir d'exciter la jalousie de ses voisins. Naturellement, j'eus soin de leur dire que je n'avais pour le moment aucune intention de me fixer au milieu d'eux d'une manière définitive, et comme seul entre tous le chef Lépéana pouvait mettre à ma disposition une couple de huttes, j'acceptai son offre ; et c'est ainsi que je me trouve établi dans son village.

L'établissement n'a rien de magnifique, il serait même difficile d'imaginer quelque chose de plus misérable que ces quatre huttes enfumées, dont la moitié seulement sont à l'épreuve de la pluie et dont aucune n'est impénétrable au vent et à la poussière. Notre première maisonnette de Thabana-Moréna était un palais en comparaison, mais depuis les jours de notre arrivée en Afrique, nous avons appris à supporter bien des misères. Notre hutte n'a ni fenêtres, ni cheminée, ni même de porte ; on ferme avec une vieille caisse, et si le froid est trop piquant, on allume un petit feu à terre et on tâche d'avaler la fumée. S'agit-il d'écrire des lettres, la question se complique ; il faut se tenir près de la porte et tâcher de rassembler ses pensées en dépit d'un vent glacé qui engourdit la main et fait voltiger le papier. Au reste, ce n'est pas sur moi que retombe le fardeau ; ma chère femme (il ne m'appartient pas de faire ici son éloge) supporte tout avec une sérénité admirable. Rien ne l'embarrasse : une vieille

futaille sert de garde-manger, on cuit le pain dans une fourmilière, on moule le blé sur une pierre comme au temps d'Abraham, et ainsi on s'en tire, non sans peine, mais au moins sans se faire trop de soucis.

Nous nous sentons un peu isolés, d'autant plus qu'à notre arrivée ici, nous avons renvoyé les gens de Thabana-Moréna qui nous avaient accompagnés. La guerre ayant recommencé au Lessouto, je me serais fait scrupule de les retenir loin de leurs familles. Mais si nous nous sentons un peu isolés, en revanche nous sommes bien heureux d'avoir de nouveau quelque chose à faire. Chaque dimanche, je prêche à un auditoire fort attentif, d'environ cent personnes. Ma femme a commencé une école du dimanche et une sur semaine. Il y a du zèle pour apprendre à lire, et avant-hier je découvris au pied d'un rocher un homme d'un certain âge qui, voyant que nous étions tous trop occupés pour l'initier aux mystères de l'a, b, c, avait mis la main sur mon petit Louis, le second de mes enfants. Le bambin semblait tout glorieux d'avoir quelque chose à enseigner, et l'écolier à barbe grise tout heureux d'avoir quelque chose à apprendre.

J'ai eu le plaisir de trouver ici quelques chrétiens et quelques candidats au baptême, qui jadis faisaient partie du troupeau de M. Ellenberger. Depuis leur départ de Béthesda, ils ont été entièrement laissés à eux-mêmes au milieu d'une foule de païens. Le petit troupeau ne comptait qu'un seul homme, Andréase Chufu; il en devint naturellement le pasteur, et, demandant au chef du village voisin l'autorisation de tenir chez lui un service chaque dimanche, il commença à évangéliser selon ses moyens. Certes, le pauvre Andréase est un homme fort ordinaire, il ne sait pas lire, les vérités chrétiennes sont un peu confuses dans sa tête, mais il a fait ce qu'il a pu. Heureux les ministres de l'Évangile qui peuvent en dire autant ! Me montrant un sentier qui s'éloignait de sa demeure, il me dit : « Voilà mon sentier du dimanche, je l'ai frayé en allant évangéliser. » Je ne puis rien affirmer

touchant les succès de son œuvre ; sans doute quelques germes ont été déposés que le temps révélera, mais ce que je puis dire, c'est que sur ce sentier du dimanche l'herbe ne croissait pas.

Les villages des indigènes étant à plusieurs lieues les uns des autres, mon auditoire du dimanche ne se compose guère que de personnes habitant l'endroit même. Jusqu'ici, l'hiver et le manque de chevaux m'ont empêché d'aller au dehors ; partout il serait facile de trouver un auditoire, quoique partout les gens ne soient pas aussi bien disposés que les Basoutos de Lépéana. Le dernier samedi de juin, je me rendis chez Lehana, chef des Batlokoas, qui m'avait demandé d'aller prêcher dans son village. C'est un homme aux manières tant soit peu rudes et hautaines, ce qui est du reste le propre de tous les Batlokoas, mais il est fort intelligent ; il a appris à lire à l'école des missionnaires wesleyens, et je crois qu'il désire sincèrement voir l'Évangile annoncé à son peuple. Il est fort loin d'avoir embrassé le christianisme et, cependant, la connaissance qu'il a du Nouveau Testament ferait honte à plus d'un chrétien d'Europe. Le soir de mon arrivée, assis dans sa hutte auprès d'un bon feu, il me pria de lui expliquer... vous ne devineriez pas... pourquoi, dans l'épître aux Hébreux, la sacrificature de Jésus-Christ est comparée à celle de Melchisédec, et je fus étonné de l'intelligence avec laquelle il saisissait mon explication. Le lendemain, il fit de son mieux pour me procurer un nombreux auditoire, et, allant lui-même de hutte en hutte, il finit par m'amener plus de deux cents personnes, sans compter les enfants ; mais quel auditoire ! En dépit des signes du chef et de ses regards courroucés, les rires, les conversations ne cessaient pas. Devant moi, des jeunes gens fumaient la pipe ; à droite, les femmes se poussaient du coude en faisant des remarques à haute voix sur ma personne et sur mes habits ; derrière moi, c'étaient deux vieilles qui se demandaient le nombre de mes enfants et ne parvenaient pas à s'accorder ; de quelque côté que vinsent à

se porter mes yeux, ce n'était que désordre et confusion. Je récitai un court verset de cantique en invitant l'assemblée à le chanter avec moi ; sur quoi le chef ajouta : « Allez, faites comme lui, n'ayez pas peur ; » et aussitôt s'éleva le plus affreux chorus que j'aie entendu de ma vie ; cela allait en haut, en bas, à droite, à gauche et en travers de tous les tons de la gamme ; ma voix était étouffée, et lorsqu'on fut arrivé à la fin du verset, impossible d'arrêter : la musique allait toujours, si bien que je dus me lever pour imposer silence. On se tut, mais à regret : il était évident qu'ils goûtaient cet exercice. Leur tenue pendant la prière fut décente ; vint le tour de la prédication ; je lus la parabole de l'enfant prodigue que j'accompagnai de quelques paroles sérieuses à leur portée. Je fus écouté avec la plus grande attention, et je commençais à espérer d'avoir fait quelque impression sur eux, lorsqu'un vieillard assis à côté de moi se lève en disant : « C'est bien, je t'ai entendu, ça suffit, je vais aller traire ma vache. » L'assemblée part d'un éclat de rire, et il me fut impossible de regagner son attention. Dans l'après-midi, je rassemblai les enfants pour l'école du dimanche ; toute une troupe. C'était plaisir de voir ces rangées de petites têtes noires dont les yeux brillants m'observaient avec une vive curiosité mêlée de frayeur ; je les fis chanter : ce fut d'abord la même comédie qu'à la réunion du matin, mais, à force d'y revenir, on finit par arriver à quelque chose de passable. Le chef m'aidait de tout son pouvoir, mais un peu à l'inverse du bon sens : « Regardez bien le missionnaire, il est venu pour vous instruire, faites comme lui, faites comme lui ! » Aussi, lorsque j'en vins à leur raconter une histoire de la Bible, je ne tardai pas à m'apercevoir que, retenant la leçon, mon petit auditoire s'étudiait à copier mes gestes avec la plus scrupuleuse exactitude ; suivant le cas, à droite, à gauche allaient les têtes, et ayant fait signe à quelques bavards de se taire, cent petites mains de se lever à l'instant. Un régiment prussien n'aurait pas mieux manœuvré. — « Es-tu satisfait ? me demanda Lehana,

alors que j'eus un pied dans l'étrier. — Mais oui, lui dis-je, pour un commencement. » Mon domestique ne partageait pas mon sentiment, il était consterné : « J'espère que Monsieur ne retournera pas vers ces gens-là ; ils sont pires que des bêtes sauvages, c'est pour rien qu'on leur prêche. » Non, ce sont de pauvres ignorants qui ne savent pas mieux, et si quelques-uns d'entre eux reçoivent mal l'Évangile, c'est qu'au fond ils en ont peur. La parole de Dieu est puissante et Dieu peut tout là où l'homme ne peut rien. C'est ce que je me disais encore l'autre jour en écoutant un pauvre Bushmen me raconter son histoire, Comme tous les gens de sa race, il ne fait pas de différence entre le mien et le tien ; s'étant avisé un jour de dérober un mouton à son maître, qui cette fois n'était pas un Blanc, mais bien un Mossouto, celui-ci prit froidement un couteau, et sciant, taillant, enleva au pauvre malheureux les trois premiers doigts de la main droite, en disant : « C'est elle qui a fait le mal, c'est elle qui sera punie. » — « N'est-ce pas, me disait le pauvre estropié en élevant sa main mutilée, mon maître est bien habile, mais je le suis encore plus que lui. Je volerai tout de même. Deux doigts en valent cinq à qui sait les employer ! » Que de misères dans ce pauvre monde, et ce ne sont pas les déclamations de nos savants d'Europe qui les guériront ; il n'y a qu' l'Évangile pour cela.

Oui, l'Évangile a en lui une puissance qui s'exerce en dépit de tous les obstacles. Cette guerre du Lessouto nous l'a bien montré. Nous avons vu nos chrétiens indigènes rester fidèles à leur Dieu malgré la faim, le froid, la dispersion. Lorsque nous pourrons être réunis de nouveau, je doute que nous ayons à constater beaucoup de défections. L'épreuve leur aura été moins funeste que tant d'années de prospérité. Notre frère, M. Duvoisin, m'écrit que dans le district qui reste à Moshesh, l'œuvre du Seigneur est plus prospère que jamais ; les chapelles sont pleines, les Bassoutos commencent à rechercher le Seigneur avec larmes et supplications. Il faut

avoir vu la stupide vanité, la jactance insensée que les Bas-soutos affectaient autrefois, pour comprendre toute la valeur du mouvement qui s'opère aujourd'hui. S'il en est ainsi tout n'est pas encore perdu : l'Eternel délivre les cœurs froissés, et notre mission pourra voir encore de beaux jours.

Adieu, chers frères, ne nous oubliez pas dans vos prières.

Votre bien affectionné,

P. GERMOND.

TAÏTI.

COMPTE-RENDU DES CONFÉRENCES PASTORALES
TENUES A PAPÉÉTÉ, LES 8 ET 9 MAI 1867,
ÉCRIT PAR M. ATGER, PASTEUR.

La neuvième session des conférences pastorales de Taïti et Mooréa a été tenue à Papéété, les 8 et 9 mai 1867. Sur 22 Eglises que comptent ces deux îles, 20 étaient représentées, soit par leurs pasteurs, soit par des diacres délégués. Le nombre des pasteurs, instituteurs ou diacres présents dépassait 70. Et pourtant la mer était très mauvaise depuis la pointe de Tairapu jusqu'à Paéa. Nos amis avaient dû prendre le large, à une grande distance, pour ne pas voir leurs frêles embarcations brisées par les flots qui entourent l'île d'une éclatante, mais redoutable ceinture d'écume. Quelques-uns même avaient renoncé à la voie de mer et suivi la côte, faisant ainsi à pied un trajet de douze à quinze lieues.

Décidément, la conférence pastorale est fondée. Elle s'élève peu à peu à la hauteur d'une institution, et rendra, je l'espère, de précieux services à nos Eglises indigènes. — J'ai ouvert la première séance, le 8 mai à dix heures, par la